

mais les conflits qui signalèrent les commencements du règne lui imposèrent d'autres devoirs. Avant de revendiquer, à main armée, une terre qu'avaient possédée nos ancêtres à titre plus ou moins légitime, François devait songer à se créer des alliances partout où se présenterait la perspective d'un secours dans sa lutte contre Charles-Quint. De tous les princes de l'Europe, il n'en était pas un seul qui ne fût, de près ou de loin, sous la dépendance du roi d'Espagne, et ceux qu'un secret instinct eût pu faire pencher du côté de la France, avaient trop à craindre, en cas d'insuccès, pour s'aventurer dans une démarche dont les suites menaçaient d'être désastreuses. Les mêmes terreurs ne devaient pas se rencontrer chez les Ottomans, dont les forces combinées avec celles de la France pouvaient être au moins suffisantes pour résister à Charles-Quint, et contrebalancer sa puissance. D'ailleurs, s'il lui était possible d'unir les intérêts du Sultan aux siens, n'était-ce pas, pour François I^{er}, atteindre en quelque sorte le but qu'il s'était proposé antérieurement par une conquête de la Grèce, puisqu'en outre de l'abaissement de son rival qui lui laisserait la suprématie politique, il pourrait, au milieu des terreurs qu'inspiraient les armées ottomanes, détourner leur chef de ses vues sur l'Europe, et arrêter ainsi les progrès de la barbarie.

Cette conception si belle, qui promettait des résultats si féconds, venait à peine d'éclorre dans l'esprit du jeune monarque, qu'il lui fallut la reléguer au nombre des utopies. Sélim, appelé à recueillir la succession de Bajazet, avec les idées duquel il s'était identifié, avait enlevé l'Égypte aux Mameloucks, vers le commencement de l'année 1517. Par suite de cette conquête et de l'abdication du dernier kalife Abasside, il s'était vu élevé à la dignité kalifale perpétuée jusqu'alors dans la tribu arabe des Koreischites, et en cette qualité avait reçu du schérif de la Mecque, descendant de